

# Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

## SOMMAIRE

Lettre à quelques militants révolutionnaires (*Henri Guilbeaux*). — Qu'est-ce que la Tchéka ? (*Latis*). — Frédéric Engels (*Eléonor Marx*). — Culture prolétarienne (*Eden et Cedar Paul*). — Le Jubilé de Beethoven en Russie (*Lounatcharsky*).

Bertrand Russel et le « Socialisme corporatif » (*Menchoï*). — Chronique internationale : Yougo-Slavie (*Vouyovitch*). — La Journée Internationale des femmes (*Stahl*). — La Vie économique en Russie (*Ivan*).

# Lettre à quelques Militants Révolutionnaires

Depuis le Congrès de Tours dont les débats, je l'avoue, m'avaient quelque peu déçu, le Parti socialiste français débarrassé de ses traitres s'oriente nettement à gauche, se purifie et va au combat, en déployant largement son drapeau. La campagne vigoureusement menée en faveur des candidatures révolutionnaires et hautement significatives de Loriot et Souvarine, les innovations apportées à l'*Humanité* d'où l'on a énergiquement exclu des plumitifs boulevardiers inamovibles corrompant la conscience et le goût du prolétariat et où, en revanche, on a introduit des éléments sains, jeunes et actifs, montrent que tout de même il y a quelque chose de changé dans ce parti qui s'était fait une peu enviable célébrité par ses basses pratiques parlementaires longuettistes et son odieux système de corruption renaudélienne.

Je sais qu'il demeure encore quelques éléments instables et pusillanimes, mais le maintien du Comité de la III<sup>e</sup> Internationale est la garantie qu'une surveillance extrême et un rigoureux contrôle seront exercés sur le Parti afin d'éviter toute déviation funeste. Si en ce moment j'étais en France, je considérerais comme mon devoir strict de révolutionnaire

d'adhérer au Parti devenu communiste. Je ne crois pas être suspect d'opportunisme et aux deux Congrès de l'Internationale Communiste auxquels j'ai participé et au cours des articles que j'eus l'occasion de publier dans l'*Internationale Communiste* ou dans d'autres organes, je crois avoir prouvé que je suis un ennemi juré de toute compromission avec les social-patriotes et les social-opportunistes. C'est pourquoi je me permets de conseiller aux camarades avec qui j'ai milité avant et pendant la guerre et qui avec raison étaient demeurés en dehors d'un parti mené par les agents les plus dévoués de la bourgeoisie Thomas, Renaudel, Longuet et Mayéras, d'entrer dans le Parti afin d'accroître le nombre des adhérents et surtout d'augmenter la valeur du mordant révolutionnaire.

Contre la bourgeoisie et les soi-disant socialistes de toute couleur, gardes blancs déguisés, pour le front communiste unique et déterminé,

Vive le Parti Communiste Français !  
Vive la III<sup>e</sup> Internationale !

Henri GULBEAUX.

Moscou, le 3 mars 1921.

# Qu'est-ce que la Tchéka ?

*La presse contre-révolutionnaire de tous les pays ne tarit pas d'injures à l'adresse de la Commission Extraordinaire panrusse de lutte contre la contre-révolution, appelée par abréviation Tchéka ou Vetchéka (d'après les premières lettres des mots Vsiérossiyskaja Tcherezvitchkaja Kommissia). Qu'est-ce que cette fameuse Tchéka ? Un de ses principaux membres, le camarade letton Latsis, le dit ici.*

Qu'on se représente un pays que le régime tsariste et une longue guerre impérialiste ont amené au bord de l'abîme. L'industrie des fabriques et des usines est uniquement adaptée à l'approvisionnement militaire, son appareil est usé et ne se renouvelle pas ; les moyens de transport sont détruits ; l'agriculture est délaissée ; le pays souffre de la faim et du froid ; une bande mondiale de brigands le menace. Qu'on se représente ce pays, une fois le tsarisme renversé, tombé entre les mains de gouvernants socialistes coalitionnistes et de la grosse bourgeoisie qui continuent la guerre impérialiste et ne font pas un geste pour améliorer la situation des paysans et des ouvriers. Ce pays approche de sa ruine définitive.

A ce moment, les ouvriers et les paysans pauvres, détrompés sur le compte des nouveaux gouvernants, les envoient au diable et prennent les rênes du gouvernement entre leurs mains.

Que leur reste-t-il en héritage ? Une situation économique absolument désastreuse et une nuée d'ennemis intérieurs et extérieurs.

Le nouveau pouvoir doit détruire la vieille machine gouvernementale et construire à la place de l'organe du pouvoir bourgeois un organe prolétarien. Il doit sauver le pays de la famine et, en même temps, repousser sur les fronts les armées impérialistes régulières. Et voici qu'à ce moment, les éléments chassés du pouvoir — la grosse et la petite bourgeoisie — commencent à s'organiser à l'intérieur du pays pour renverser le nouveau pouvoir. Tout en organisant des soulèvements armés, ils incitent les anciens employés au sabotage en masse, afin d'arrêter la machine gouvernementale ; ils se rendent parfaitement compte que le nouveau pouvoir ne peut pas créer de toutes pièces le nombre nécessaire de personnes spécialisées dans cette branche. Pis que cela : ils se glissent dans nos organes d'approvisionnement afin de détruire les moyens de transport, de retarder l'arrivage de blé et la répartition des produits, afin d'étouffer le nouveau pouvoir sous la main décharnée de la famine.

Que conseillerez-vous à ce nouveau pouvoir ? Naturellement de prendre, dès l'abord, toutes les mesures pour repousser l'ennemi extérieur et approvisionner l'armée et les villes. Mais si des contre-révolutionnaires soulèvent des difficultés à l'intérieur du pays ? Vous prendrez toutes les mesures pour liquider ces tentatives. Il n'existe point d'autre façon d'agir. Celui qui ne veut pas être vaincu doit vaincre son adversaire. La raison historique veut que l'avenir appartienne au prolétariat. Ce prolétariat peut-il, après avoir pris le pouvoir entre ses mains, le laisser échapper à nouveau, mettant en jeu la vie de milliers et de cen-

taines de milliers de prolétaires, et renoncer ainsi à son droit d'aînesse ? Non, il ne le peut pas. Il doit lutter jusqu'au bout et sortir vainqueur.

Telle était exactement la situation du gouvernement ouvrier et paysan en Russie. Il détenait le pouvoir entre ses mains, mais les contre-révolutionnaires russes, de concert avec les contre-révolutionnaires internationaux, tenaient à miner ce pouvoir. Que lui auriez-vous donc conseillé de faire, en prolétaire, en véritable socialiste, en ennemi acharné du capitalisme ? Une seule chose : organiser la lutte avec la contre-révolution. C'est ce que fit justement le prolétariat russe. Il a créé l'armée rouge pour lutter contre le front extérieur, et la Tchéka à l'arrière pour la lutte sur le front intérieur.

Si un corps étranger — bacille, écharde, etc. — pénètre dans notre organisme, les globules blancs du sang commencent à l'attaquer jusqu'à ce qu'ils l'aient chassé, faisant le sacrifice d'eux-mêmes. A défaut de quoi, c'est l'homme qui périt.

Dans l'organisme de l'Etat, c'est la Tchéka avec ses organes de provinces et d'arrondissements qui accomplit ce travail. Elle découvre, écrase et détruit les organisations importantes des contre-révolutionnaires à l'intérieur du pays. Elle lutte contre le sabotage des employés qui soutiennent la contre-révolution ; elle lutte contre les abus du pouvoir, le banditisme et la spéculation, éléments qui décomposent l'organisme de l'Etat.

En un mot, la Tchéka élimine de l'organisme de l'Etat prolétarien les corps étrangers qui causent sa perte.

Cette activité de la Tchéka est une nécessité vitale pour l'Etat prolétarien, assiégé de l'extérieur et de l'intérieur par des ennemis sans nombre ; mais pour ces derniers, elle représente la mort. Voilà pourquoi les contre-révolutionnaires hurlent sur tous les tons contre les horreurs de la terreur rouge que pratique la Tchéka. Cela ne nous effraie pas. Cela prouve simplement que la Tchéka s'acquitte de sa tâche avec succès. Et ce succès est garanti par la collaboration de tous les éléments dévoués au pouvoir soviétique. L'œuvre de la défense de la révolution est l'œuvre de tous et de chacun. Et celui qui ne le comprend pas n'est pas un vrai prolétaire. Le prolétariat russe l'a compris et collabore à la Tchéka. Une fois l'Etat prolétarien fondé, tous les prolétaires le comprendront.

LATSIS.

## APRÈS L'ACQUITTEMENT

Le *Bulletin Communiste* tient à remercier les nombreux camarades, qui, à la suite du verdict d'acquiescement prononcé par le Jury de la Seine, ont envoyé à nos amis de chaleureuses adresses de sympathie.

Ceux-ci, après quelques jours de repos bien gagnés, vont continuer la lutte à nos côtés et nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre directeur Boris Souvarine reprendra, dès notre prochain numéro, sa collaboration au *Bulletin Communiste*.

# FRÉDÉRIC ENGELS

Le centenaire de la naissance de Frédéric Engels a été célébré le 28 novembre dernier par les socialistes du monde entier. A cette occasion, l'Humanité consacra sa première page à la mémoire de l'homme qui a été, avec Marx, le fondateur du socialisme scientifique, — du socialisme fondé sur des faits scientifiquement contrôlés.

L'Humanité avait projeté par surcroît de reproduire en feuilleton l'article qu'on va lire. L'abondance incessante des matières l'en a toujours empêché. Nous devons à la camaraderie de notre collaborateur Amédée Dunois la communication des épreuves de cet article, dont l'auteur Eléonor Marx (Mme Ed. Aveling) était la plus jeune des trois filles de l'écrivain du Capital. Il nous a semblé qu'il intéresserait vivement les lecteurs du Bulletin Communiste auxquels nous l'offrons aujourd'hui.

Il fut écrit en 1890 pour commémorer le soixantième anniversaire de Frédéric Engels et publié en allemand dans la revue des socialistes autrichiens. Lorsque Engels mourut, le 5 août 1895, à Londres, les marxistes français, qui publiaient à Paris le Devenir social, — Charles Bonnier, Gabriel Deville, Paul Lafargue, Georges Sorel, G. Platon, etc. — firent traduire l'article d'Eléonor Marx. C'est à cette grande revue, de qui la carrière fut regrettamment trop courte, que nous en empruntons le texte.

Nous lui emprunterons également les lignes suivantes par lesquelles le Devenir social annonçait le trépas de l'illustre théoricien de la révolution prolétarienne.

« Le socialisme scientifique vient de perdre un de ses initiateurs.

« Frédéric Engels est mort, le 5 août, à Londres...

« C'est à ce modeste et grand penseur que le socialisme doit en parti d'être ce qu'il est, parce que nous lui devons, autant, peut-on dire, qu'à Marx dont il a été l'ami dévoué, le collaborateur précieux et l'interprète fidèle, cette critique impitoyable de l'économie politique, cette rigoureuse analyse des phénomènes sociaux, cette compréhension merveilleuse de la marche historique de l'humanité et cette conception philosophique qui ont jeté les bases de la véritable science sociale, et ont renouvelé ou renouvelleront l'histoire et la philosophie.

« Un homme est mort qui s'est volontairement maintenu au second plan, pouvant être au premier, L'idée, son idée, est debout, partout vivante, plus vivante que jamais, et défiant toutes les attaques, grâce aux armes qu'il a, avec Marx, contribué à lui fournir.

« On n'entendra plus retentir sur l'enclume le marteau de ce vaillant forgeron ; le bon ouvrier est tombé ; le marteau échappé de ses mains puissantes est à terre et y restera peut-être longtemps ; mais les armes qu'il a forgées sont toujours là, solides et brillantes. S'il n'est pas donné à beaucoup d'en pouvoir forger de nouvelles, ce que, du moins nous pouvons tous faire, ce que nous devons faire, c'est de ne

pas laisser rouiller celles qui nous ont été livrées ; et, à cette condition, elles nous gagneront la victoire pour laquelle elles ont été faites.

« Ni Marx ni Engels n'auront eu la joie de voir réaliser les grandes choses que, plus que tout autre, sans comparaison possible, ils ont préparées ; mais ils ont assuré l'immortalité de leur mémoire, si les hommes savent conserver le souvenir de ceux qui ont efficacement travaillé pour leur bien. »

\*\*

Le 28 novembre 1890, Frédéric Engels aura atteint sa soixante-dixième année. C'est un anniversaire que célébreront les socialistes du monde entier. A cette occasion, mon ami le Dr Victor Adler m'a demandé d'écrire, pour les lecteurs de la *Sozialdemokratische Monatschrift*, une courte notice sur le chef reconnu du Parti socialiste.

Pour une tâche aussi ardue, bien des conditions seraient nécessaires. Je n'ai pour moi que de connaître Engels depuis que je suis née. La question reste ouverte de savoir si une longue intimité est une condition favorable pour bien connaître quelqu'un. Qui connaît-on moins bien que soi-même ?

Pour écrire une biographie de Marx et d'Engels — car la vie et l'œuvre de ces deux hommes est si intimement mêlée qu'il est impossible de les séparer — il faudrait faire l'histoire du développement du socialisme « du socialisme utopique au socialisme scientifique », et il faudrait y ajouter l'histoire de tout le mouvement ouvrier depuis à peu près un demi-siècle. Ces deux hommes, en effet, ne se sont pas contentés d'être des chefs intellectuels, des théoriciens, des philosophes, vivant isolés et à l'écart de la vie ouvrière, ils ont toujours pris part à la lutte, au premier rang, soldats de cette révolution dont ils formaient l'état-major. Il n'y a qu'un seul homme qui pourrait écrire cette histoire ; espérons qu'il la pourra faire encore.

La vie d'Engels est si connue maintenant que quelques courtes notes seront suffisantes ; quant à ses travaux littéraires ou scientifiques, ce serait, de ma part, manque de modestie d'essayer d'en faire une analyse ; ils sont d'ailleurs universellement connus. Il me suffira de donner un tableau d'ensemble. J'essayerai de présenter une esquisse de l'homme, de sa façon de vivre, et je pense ainsi être agréable à plus d'un, à l'exception, bien entendu, de ces gens qui ont une peur mortelle d'être corrompus par le « culte des autorités ». Pour moi, je pense que, pour nous tous qui vivons des travaux d'Engels, sa vie peut servir d'exemple et qu'elle sera un encouragement.

Frédéric Engels est né à Barmen, le 28 novembre 1820. Son père était fabricant (il ne faut pas oublier qu'à ce moment les provinces rhénanes étaient économiquement de beaucoup plus développées que le reste de l'Allemagne) ; sa famille était très considérée. Jamais enfant ne ressembla moins à sou mi-

lieu. Frédéric devait être pour sa famille un « atroce petit canard ». Peut-être ne comprend-elle pas même maintenant que le petit canard était un « cygne ». C'est de sa mère qu'il a hérité sa gaieté de caractère.

Il commença ses études à Barmen et les acheva au gymnase d'Elberfeld. Il eut d'abord le dessein de suivre les cours de l'Université, mais son aversion pour l'enseignement qu'on y donnait et aussi les affaires de sa famille firent abandonner ce projet. Un an après avoir terminé ses études et passé l'examen final, il entra dans une maison de commerce de Barmen, puis, pendant un an, il servit comme volontaire à Berlin. En 1842, Engels fut envoyé en Angleterre, à Manchester, dans la maison de commerce où son père avait des intérêts engagés. Il y demeura deux ans. On ne peut exagérer l'importance qu'eurent pour lui ces deux années passées dans la grande industrie, dans le pays classique du capitalisme. Et ceci peut servir à caractériser l'homme : pendant qu'il réunissait les matériaux nécessaires pour la publication de son ouvrage sur *la Situation des classes laborieuses en Angleterre*, il prenait une part active au mouvement chartiste et collaborait régulièrement au *Northern Star* et au *New moral world* d'Owen (1).

Engels retourna en Allemagne en 1844 en passant par Paris où, pour la première fois, il rencontra l'homme avec lequel il était en correspondance depuis longtemps et qui devait devenir l'ami de toute sa vie, Karl Marx. Le premier résultat de cette rencontre fut la publication en commun de la *Sainte Famille* (2) et le commencement d'une œuvre qui fut terminée plus tard à Bruxelles et dont Marx, dans sa *Critique* (3), et Engels, dans son *Feuerbach*, nous ont raconté les vicissitudes. « Le manuscrit, deux forts volumes in-8°, était depuis longtemps chez un éditeur en Westphalie, quand nous reçûmes la nouvelle que les circonstances n'en permettaient pas l'impression. Nous abandonnâmes le manuscrit à la critique rongeuse des souris, d'autant plus volontiers que nous avions atteint notre but principal — la compréhension de soi-même (*Selbstverständnis*). »

Cette même année, Engels écrit *la Situation des classes laborieuses en Angleterre* (4) qui est si vraie, maintenant encore, que les ouvriers anglais pensaient qu'elle venait d'être écrite, lorsqu'il y a quelques années parut la traduction anglaise ! Engels écrivit à ce moment différents essais, quelques arti-

(1) Le *Northern Star* était le journal des chartistes anglais, dirigé par O'Connor, avec Julian Harney et Ernest Jones pour principaux rédacteurs. Le *Nouveau Monde moral* était l'organe de Robert Owen, le célèbre socialiste anglais (1771-1858).

(2) *La Sainte Famille, ou Critique de la critique critique. Contre Bruno Bauer et consorts (Die heilige Familie, oder Kritik des kritischen Kritik)*, parue en 1844. Pas de traduction française.

(3) Sa *Critique de l'Economie politique* (1859) ; il en existe deux traductions françaises.

(4) *Die Tage der arbeitenden Klassen in England* (Leipzig, 1845, nouvelle éd. à Stuttgart en 1892 ; non traduit en français). C'est, dit M. Andler, « le premier livre de socialisme scientifique » (*Le Manifeste communiste, Introd., hist. et commentaire*, p. 35).

cles, etc. (5). De Paris, Engels retourna à Barmen, mais pour peu de temps seulement (6).

En 1845, il suivit Marx à Bruxelles où, véritablement, commença leur travail en commun. La somme de travail qu'ils fournirent à ce moment est considérable. Ils fondèrent aussi une Association des ouvriers allemands, et c'est là le plus important, ils entrèrent dans la « Ligue des Justes » qui devint plus tard la célèbre « Ligue des Communistes » qui portait en elle le germe de l'Internationale. Marx, à Bruxelles, Engels, à Paris, furent en 1847, les théoriciens de la Ligue des Justes. Pendant l'été de cette année eut lieu, à Londres, le premier congrès de la Ligue. Engels y assistait comme délégué des associés de Paris. Un second congrès, auquel Marx prit part, eut lieu pendant l'automne de cette même année (7). L'œuvre accomplie tout le monde la connaît aujourd'hui : *Le Manifeste du Parti communiste*.

De Londres, les deux amis passèrent à Cologne où ils purent déployer toute leur activité pratique. Elle est écrite dans la *Neue rheinische Zeitung* et dans le procès des communistes de Cologne (8).

Les nécessités du moment et l'expulsion de Marx séparèrent les deux amis pour longtemps. Marx vint à Paris, Engels se rendit dans le Palatinat ; il prit part au soulèvement badois. Il assista à trois batailles et tous ceux qui l'avaient vu au feu parlèrent longtemps de son sang-froid extraordinaire et de son mépris absolu de tout danger.

Engels a publié, dans la *Neue rheinische Zeitung*, un travail sur l'insurrection badoise. Lorsque tout espoir fut perdu, il partit un des derniers pour la Suisse et de là pour Londres où Marx, après son expulsion de Paris, s'était également rendu.

Alors commence dans la vie d'Engels une nouvelle phase. Toute activité politique était devenue, pour le moment, impossible. Marx se fixa à Londres, Engels revint à Manchester comme commis dans la fabrique de coton dans laquelle son père était intéressé. Pendant vingt ans, Engels fut condamné à ce travail forcé de la vie de bureau, et pendant vingt ans, les deux amis n'eurent que de rares occasions de se trouver réunis. Cependant, leurs relations ne furent jamais interrompues. Un de mes premiers

(5) Notamment des articles dans les revues que publiait son ami Püttmann, le *Deutsches Bürgerbuch* (Darmstadt et Mannheim, 1845-46), les *Rheinische Jahrbücher für soziale Reform* (Darmstadt et Constance, 1845) et dans les *Annales franco-allemandes*, éditées à Paris en 1844 par Arnold Ruge et par Marx. Dans cette dernière revue, Engels donna un compte rendu critique du livre de Carlyle, *Présent et Passé* et une *Esquisse d'une critique de l'économie nationale*, « où se devine, dit Andler, la dialectique matérialiste nouvelle ». Engels collabora également à la *Réforme*, l'organe des radicaux français que dirigeait Flocon.

(6) Il fut alors l'un des orateurs de l'assemblée communiste convoquée à Elberfeld par Moses Hess et G. Köttingen (1845).

(7) A Londres également. Ce second congrès dura dix jours (novembre-décembre 1847).

(8) C'est la révolution de février qui fit rentrer Marx et Engels en Allemagne (mars 1848). Entre temps, Marx avait été expulsé de Belgique, comme il avait, trois ans plus tôt, été expulsé de France (il le sera pour la seconde fois en 1849). Le procès des communistes de Cologne est postérieur de quatre ans (1852).

souvenirs me reporte à l'arrivée du courrier de Manchester. Les deux amis s'écrivaient presque tous les jours et je me souviens encore de Mohr — c'est ainsi qu'on appelait mon père à la maison (9) — parlant à la lettre pendant qu'il la lisait, comme si celui qui l'avait écrite était présent : « Mais ce n'est pas ça du tout » ou bien « Tu as raison », etc. Mais ce dont je me souviens le mieux, c'est la façon dont Mohr riait en lisant les lettres d'Engels et si fort, que les larmes lui coulaient sur le visage.

A Manchester, Engels n'était pas isolé. Il y avait là Wolff, « le hardi, fidèle, noble précurseur » auquel le premier volume de *Capital* est dédié et qu'on appelait à la maison Lupus (10); plus tard vinrent l'ami dévoué de mon père et d'Engels, Sam Moore (qui a, avec mon mari, traduit le *Capital* en anglais) et aussi le professeur Schorlemer, un des chimistes les plus renommés de ce temps. Mais si l'on fait abstraction de ces deux amis, c'est avec épouvante qu'on songe à ce que durent être ces vingt années pour un tel homme ! Ce n'est cependant pas qu'Engels se soit jamais plaint ! Au contraire, il accomplissait sa tâche avec entrain et sérénité, comme s'il n'y avait eu rien au monde de préférable à aller à son bureau, et à s'asseoir à son bureau. J'étais avec Engels quand ce travail forcé prit fin et je compris alors ce que toutes ces années avaient été pour lui. Je n'oublierai jamais le cri de triomphe : « C'est pour la dernière fois » qu'il poussa lorsque, le matin, il mit ses souliers pour prendre pour la dernière fois le chemin du bureau. Quelques heures après, nous étions assis sur la porte à l'attendre, et nous le vîmes venir à travers le petit champ qui était devant sa maison. Il agitait sa canne en l'air et chantait et rayonnait de joie. Le soir, ce fut une fête au champagne. Nous étions tous à la joie. Lorsque j'y repense maintenant, les larmes me viennent aux yeux.

En 1870, Engels vint à Londres et prit immédiatement sa part du grand travail de l'Internationale ; il était membre du conseil général comme correspondant pour la Belgique et plus tard il le fut aussi pour l'Espagne et l'Italie. L'activité littéraire d'Engels était extraordinairement multiple. Articles, brochures, etc., se succédèrent sans fin de 1870 à 1880 ; mais l'ouvrage le plus important fut le *Bouleversement de la Science*, par M. Eugène Dühring (11), qui parut en 1878. Il est aussi inutile de parler de l'influence et de l'importance de cet ouvrage que du *Capital*.

Pendant les dix années qui suivirent, Engels vint tous les jours chez mon père ; souvent ils s'allaient promener tous deux, souvent aussi ils restaient à la maison, allant et venant dans la chambre de mon père. Chacun avait son côté favori, et l'un et l'autre marquèrent leurs propres trous par leurs volte-face aux coins de la chambre. Ils discutaient sur plus de choses que n'en rêve la philosophie de beaucoup de

gens, souvent aussi ils se taisaient tout en marchant l'un à côté de l'autre. Ou bien chacun parlait de ce qui l'occupait principalement à ce moment jusqu'à ce que, riant aux éclats, ils s'avouaient que, pendant la dernière demi-heure, ils avaient chacun parlé de choses différentes.

Que de choses on pourrait raconter de cette époque ! L'Internationale, la Commune, les mois où notre maison ressemblait à un asile où tous les exilés étaient les bienvenus !

En 1881, ma mère mourut et mon père, dont la santé était ébranlée, resta absent de l'Angleterre pendant quelques mois. Il mourut en 1883.

Ce qu'Engels a fait depuis, tout le monde le sait. Il consacra la plus grande partie de son temps à la publication des œuvres de mon père, à la correction des nouvelles éditions et à la révision des traductions du *Capital*. Ce n'est pas à moi à parler ni de ce travail, ni de ses travaux originaux. Ceux-là seulement qui ont connu Engels pourront apprécier la quantité de travail qu'il fournissait chaque jour. Italiens, Espagnols, Hollandais, Danois, Roumains (il possède admirablement toutes ces langues), sans parler des Anglais, des Allemands et des Français, — tous venaient chez lui pour trouver l'appui de ses conseils.

Pour chacune des nombreuses difficultés que nous rencontrons, nous qui travaillons dans les vignes de notre seigneur, le peuple, — nous allons chez Engels. Et ce n'est jamais en vain que nous adressons à lui. Le travail que tout cela lui demandait dans ces dernières années eût été une charge pour une douzaine d'hommes ordinaires. Et Engels a beaucoup encore à faire pour nous et il le fera !

C'est là une simple esquisse de sa vie, c'est en quelque sorte le squelette de l'homme — non l'homme lui-même. Pour donner la vie à ce squelette, je sais toute mon insuffisance et peut-être la tâche était-elle au-dessus de chacun de nous. Nous sommes encore trop près de lui pour le bien voir. Engels a 70 ans, mais il n'y paraît pas. Son corps est encore aussi jeune que son esprit. Il porte ses six pieds de haut et si légèrement qu'on ne le croirait pas si grand. Il a toute la barbe, qui fuit de côté et qui commence maintenant à devenir grise. Ses cheveux sont bruns sans un seul filet blanc, du moins une recherche attentive n'a pas permis d'en découvrir. Si son aspect est jeune, il est plus jeune encore qu'il ne le paraît. Il est l'homme le plus jeune que je connaisse. Et autant que je me souviens il n'a pas vieilli dans ces vingt dernières années.

J'ai voyagé avec lui en Irlande en 1869 (et comme il voulait à ce moment écrire l'histoire de l'Irlande. « la Niobé des nations », il était particulièrement intéressant de visiter ce pays avec lui) et puis en Amérique en 1888. En 1869, comme en 1888, il était l'âme de tous les cercles dans lesquels il se trouvait.

A bord des transatlantiques *City of Berlin* et *City of New York* il était toujours prêt, quel que fût le temps, à une promenade sur le pont ou à boire verre de « lager ».

Je veux m'arrêter encore sur un côté du caractère de mon père, qui appartient aussi à Engels, et j'insisterai d'autant plus que ce côté est plus inconnu et

(9) A cause de sa chevelure très noire.

(10) Wilhelm Wolff (1809-1864) « le polémiste ardent et persécuté, qui avait dévoilé jadis la misère des tisserands silésiens et dit les causes de leur révolte. » (Ander, *loc. cit.*, p. 37.) Wolff signifie loup (*Lupus*).

(11) Herrn Eugen Dühring *Umwälzung der Wissenschaft* (1878). Traduit en français en 1911 par M. Laszkine, alors zélé marxiste.

méconnu. On a toujours représenté mon père comme une sorte de Jupiter cynique et sardonique, toujours prêt à lancer son tonnerre contre ses amis comme contre ses ennemis. Mais celui qui, même une seule fois, a pu voir ses beaux yeux bruns, si pénétrants et si doux, si pleins d'humour et de bonté ; celui qui a entendu son rire contagieux, celui-là sait que le Jupiter moqueur et froid est un être de pure imagination. Il faut en dire autant d'Engels. On le représente d'ordinaire comme un autocrate, un dictateur, un critique mordant. Cela n'est pas. Il ne peut-être jamais eu personne d'aussi doux aux autres, plus secourable à tous. Je ne veux pas parler de sa bonté inépuisable envers les jeunes. Il en est dans tous les pays qui pourraient apporter leur moignage. Je puis dire seulement que je l'ai vu souvent laisser de côté ses travaux personnels pour être utile à quelque jeune. Il n'y a qu'une chose qu'Engels n'a jamais pardonnée — la fausseté. Un homme qui n'est pas vrai envers lui, plus encore celui qui n'est pas fidèle à son parti, ne trouve aucune pitié auprès d'Engels. Ce sont, pour lui, des péchés impardonnables. Engels ne connaît pas d'autres péchés. Je veux encore indiquer un autre trait caractéristique. Engels, qui est l'homme le plus exact du monde, qui a plus que n'importe qui un sentiment très vif du devoir et surtout de la discipline envers le parti — n'est pas le moins du monde un puritain. Personne, comme lui, n'est capable de tout comprendre et partant personne ne pardonne si aisément nos petites faiblesses.

Ses connaissances sont extraordinairement variées. Rien ne lui est étranger : histoire naturelle, chimie, botanique, physique, philologie (il balbutie en vingt langues, disait le *Figaro* en 1870), économie politique, *last not least*, la tactique militaire. En 1870, au moment de la guerre franco-allemande, les articles qu'Engels publia dans le *Pall Mall* furent très remarqués, car il y prédit la bataille de Sedan et l'anéantissement de l'armée française. C'est depuis ces articles qu'il fut surnommé le général. Ma sœur l'appelait le « général Staff ». Le nom est resté, et, depuis, Engels est, pour nous, le général. Aujourd'hui ce nom a une signification plus étendue. Engels est le général de notre Armée ouvrière.

Voici un exemple encore de sa bonté : Le Dr Foote, l'éditeur du *Freethinker*, fut condamné à une année de prison ; mon mari prit l'affaire en main, alors qu'il ne se trouvait personne qui voulût s'en occuper. Pour venir en aide au Dr Aveling, et à Foote qu'il n'avait jamais vu et avec lequel il n'avait aucun point commun, il écrivit, pour la revue de Foote, *Progress*, un essai très remarquable sur l'apocalypse de Jean !

Il est encore une autre caractéristique d'Engels — peut-être la plus importante — son désintéressement. Alors que Marx vivait encore, il avait l'habitude de dire : « J'ai été deuxième violon et je crois être arrivé à une certaine virtuosité ; j'étais rudement content d'avoir un premier violon tel que Marx ». Aujourd'hui, c'est Engels qui dirige l'orchestre et il est simple et modeste comme s'il était, suivant son expression, « deuxième violon ». J'ai eu l'occasion, comme beaucoup d'autres, de parler de l'amitié qui liait mon père et Engels, une amitié qui deviendra historique comme celle de Damon et de Pythias ; mais en terminant ces notes, je dois

parler de deux autres amitiés qu'il a dues à ses rapports avec Marx et qui partagent en deux sa vie et ses travaux.

C'est d'abord, l'amitié qu'il eut pour ma mère et celle qu'il eut pour Hélène Demuth, morte le 4 novembre de cette année et qui repose dans le caveau de mes parents.

Engels a prononcé les paroles suivantes sur la tombe de ma mère :

« Mes amis ! La femme de cœur que nous enterrons était née en 1814, à Salzwedel. Bientôt après, son père, le baron de Westphalen, fut nommé conseiller d'Etat (*Regierungsrath*) à Trèves, où il se lia d'amitié avec la famille Marx. Les enfants grandirent ensemble. Ces deux riches natures se comprirent. Lorsque Marx partit pour l'Université, leur avenir était déjà décidé.

« Le mariage eut lieu en 1843, après la suppression de la *Rheinische Zeitung*, que Marx avait dirigée pendant quelque temps. Depuis, Jenny Marx a non seulement partagé le sort, les travaux, les luttes de son mari, mais elle y a apporté sa grande intelligence et son ardente passion.

« Le jeune couple se rendit à Paris en exil volontaire qui ne se changea que trop tôt en exil forcé. Le gouvernement prussien poursuivit Marx jusqu'à là et je regrette de constater qu'un homme comme Alexandre de Humboldt a contribué à obtenir contre Marx l'arrêt d'expulsion (12). La famille se réfugia à Bruxelles. Survint la révolution de février. Au moment des agitations qui éclatèrent à Bruxelles, on ne se contenta pas d'arrêter Marx, le gouvernement belge fit, sans motifs, jeter sa femme en prison.

« La révolution de 1848 était abattue l'année suivante. Nouvel exil, d'abord à Paris, puis, après une nouvelle intervention du gouvernement français à Londres. Ce fut alors pour Jenny Marx l'exil avec ses horreurs. Elle aurait pu surmonter le désespoir où l'avait plongée la mort de ses deux fils et d'une de ses jeunes filles ; mais que le gouvernement et l'opposition bourgeoise, depuis les libéraux jusqu'aux démocrates, s'entendissent pour accabler son mari sous les calomnies les plus misérables et les plus basses, que toute la presse lui fût fermée pour lui enlever tous moyens de défense pour le laisser momentanément désarmé devant ses adversaires, cela laissa en elle des traces profondes. Et cela dura longtemps.

« Mais enfin, le prolétariat européen retrouva des conditions qui lui permirent de se mouvoir plus librement. L'Internationale fut fondée. La lutte de classe du prolétariat pénétrait successivement dans les pays et, à l'avant-garde, son mari prenait part à la lutte. Ce moment et ceux qui suivirent effacèrent pour elle bien des pénibles souvenirs. Elle put voir toutes les calomnies qui étaient tombées sur Marx dru comme grêle, se dissiper comme la neige au soleil, et la théorie qu'avaient essayé de faire disparaître tous les partis réactionnaires, féodaux ou démocrates, prêchée dans tous les pays et dans toutes les langues. Elle put voir le mouvement prolétarien, avec lequel cette théorie ne faisait qu'un, secouer

(12) Janvier 1845. A. de Humboldt, le célèbre géographe, était l'ambassadeur de la Prusse à Paris

le vieux monde depuis la Russie jusqu'à l'Amérique et s'avancer toujours plus sûr de la victoire.

« Ce qu'une telle femme a fait, par son intelligence si profonde et si nette, par son tact politique, par son énergie et la vigueur de son caractère, par son dévouement pour les compagnons de lutte pendant près de quarante ans, cela n'a jamais été dit, cela n'a jamais été écrit. Il fallait, pour le savoir, vivre auprès d'elle. Mais je sais aussi que si les femmes des exilés de la Commune penseront encore souvent à elle, nous serons privés de ses conseils.

« Je n'ai pas besoin de parler de ses qualités personnelles, ses amis les connaissent et ne les oublieront jamais. S'il y a une femme qui mit sa plus grande joie à rendre les autres heureux, ce fut cette femme. »

Sur la tombe de Demuth, Engels prononça ces mots :

« Marx lui a bien souvent demandé conseil dans les moments difficiles du parti... et, pour ma part, tous les travaux que j'ai faits depuis la mort de Marx, je les dois en grande partie au rayon de soleil, à l'aide que me donnait sa présence dans ma maison où elle m'avait fait l'honneur de venir après la mort de Marx. »

Ce qu'elle a été pour Marx et pour sa famille, nous seuls pouvons le savoir et cela dépasse toute expression. De 1837 à 1890, elle fut toujours notre amie et notre aide.

Eleonor MARX.

## Culture Proletarienne

Dans l'article sur l'Education révolutionnaire, publié dans le *Bulletin Communiste* du 3 février, nous traitions principalement des origines du mouvement en Grande-Bretagne et des principes qui guident l'élaboration d'une culture proletarienne de combat. Nous devons maintenant examiner en détail ce qui est réellement fait à présent pour la diffusion du « Proletcult » en Grande-Bretagne.

L'organe essentiel consiste en « classes », analogues aux classes scolaires telles qu'elles existent partout ; elles sont fréquentées par les travailleurs les soirs et les dimanches. On en demande la création dans tous les districts industriels et même aussi dans certaines régions parmi le prolétariat rural. Les classes sont faites dans les locaux des sections des trade-unions, du Parti communiste, des cercles ouvriers, dans des caves ou des granges même, à défaut d'autres locaux disponibles. Ce ne sont pas des « leçons », au sens classique du mot, dans lesquelles un professeur expose ses lumières à des élèves obéissants, mais bien des séances de discussion, où le maître dirige simplement la classe. La devise est celle de l'éducation nouvelle : « Soyez votre propre maître ».

Mais il ne faut pas croire que ces discussions soient décousues. Chaque classe a un sujet d'étude défini, portant de préférence sur l'économie, l'histoire, l'industrie et la géographie économique ; des lectures appropriées forment la base de la discussion. L'objet d'ensemble est de satisfaire le désir des travailleurs pour une compréhension de leur place propre dans la société contemporaine et des moyens de transformer celle-ci.

Nous répandrions une notion fautive si nous disions que la majorité des travailleurs anglais s'intéresse à la culture proletarienne révolutionnaire. Comme toujours, la majorité — sauf en période d'effervescence révolutionnaire — forme une masse inerte. Le « Proletcult » s'adresse à une élite. Mais le nombre de travailleurs qui acquièrent la nouvelle culture proletarienne augmente rapidement et le mouvement est assuré, auprès du travail organisé, d'un soutien de plus en plus grand.

Il est évident qu'un nombre suffisant de professeurs est une nécessité primordiale. Quoique les maîtres n'enseignent pas, à proprement parler, il faut que leurs connaissances soient plus étendues que celles des auditeurs et qu'ils puissent diriger les études. Les professeurs les plus compétents sont fournis par les *colleges locaux* (residential colleges), qui organisent des cours de culture proletarienne d'une durée de deux années. Nous disons *college*, mais jusqu'à présent, il n'y a qu'un établissement travaillant largement sur ces bases : c'est le *Labour College*, à Londres.

Il y a plusieurs autres Collèges du Travail, et en particulier le *Scottish Labour College*, qui est non une école du soir, mais une véritable école, dont les cours ont lieu à Glasgow et Edimbourg ; les étudiants, entretenus par leurs syndicats, vivent en externes.

La seconde nécessité est la coordination de l'enseignement dans les diverses régions, de telle sorte qu'aucun district ne soit oublié et qu'il n'y ait pas de double emploi ni de perte de temps et d'énergie. Le *Scottish Labour College* s'efforce d'effectuer cette coordination du travail en Ecosse et d'organiser un enseignement par correspondance dans les localités excentriques où aucun professeur ne peut être envoyé. Cette coordination constitue le but principal des collèges de Sheffield et de Manchester. Ailleurs, les organes de coordination et de diffusion de l'enseignement se nomment eux-mêmes *Conseils pour l'Education indépendante de la classe ouvrière*. Mais sans doute, avant peu, adopteront-ils le nom plus court et plus approprié de *Proletcult* (Proletcult Councils). Dans certaines régions où domine une industrie déterminée, le travail d'éducation peut passer sous le contrôle direct d'une organisation syndicale. Dans le sud du Pays de Galles, par exemple, la Fédération des mineurs a récemment nommé un Comité d'éducation pour surveiller et unifier l'action éducatrice dans plus de cinquante districts du bassin houiller. Ces Proletcults peuvent être d'un grand secours dans le recrutement et la rétribution des

professeurs. Evidemment, les Collèges de Travail ne peuvent pas jusqu'à présent faire face aux nombreux besoins des professeurs.

D'autre part, les ouvriers particulièrement zélés et actifs dans le développement du travail révolutionnaire éducatif sont tout désignés pour figurer sur les listes noires des employeurs, qui les considèrent (à juste titre du point de vue capitaliste !) comme de « dangereux agitateurs ». Grâce aux contributions des élèves et aux subsides des syndicats, un grand nombre de ces victimes font leur carrière comme directeurs et organisateurs de cours. Ils ont tout loisir pour une étude approfondie des principaux thèmes d'une culture de combat.

La troisième condition indispensable est la fourniture d'ouvrages d'étude convenables. Ils doivent être extrêmement simples, exempts de toutes subtilités académiques et composés du point de vue prolétarien. Il y a des quantités d'ouvrages scolaires élémentaires à l'usage des étudiants bourgeois, mais ils sont écrits en termes d'une difficulté tout à fait superflue pour des étudiants ouvriers, et les notions qu'ils contiennent conviennent surtout à la classe gouvernante. L'économie qu'un travailleur désire connaître est l'économie marxiste, et il ne peut tirer profit d'un manuel qui lui dit que « le salaire représente le sacrifice fait par un employeur à l'effet d'obtenir de la main-d'œuvre ».

La plupart des manuels à l'usage des ouvriers restent encore à écrire — simple fragment de l'Encyclopédie prolétarienne projetée par nos camarades russes. On connaît cependant trois petits manuels écrits par des ouvriers et qui ont été depuis quelques années largement employés. Le premier, *Aperçu d'Economie politique*, par Ablett, un mineur gallois, est paru dans les premiers numéros de *Plebs Magazine*. Un autre mineur, Starr, actuellement un des plus anciens étudiants au Collège du Travail, a écrit un manuel très répandu, intitulé : *Un ouvrier parcourt l'histoire* (A worker cooks at history). Craik, un cheminot, actuellement principal du Collège du Travail de Londres, est l'auteur d'une *Histoire du mouvement ouvrier anglais*.

En quatrième lieu, on a besoin d'une organisation de propagande qui réalise intégralement l'esprit du Proletcult et qui renferme dans ses rangs les éléments les plus actifs dans l'expansion de la culture prolétarienne militante. On peut concevoir un certain contrôle par un Comité pédagogique du Parti communiste et peut-être, dans d'autres pays, le mouvement pourra se développer suivant les mêmes principes.

Mais les Partis communistes sont, en premier lieu, politiques. Leur activité sur le terrain industriel, pour le noyautage des trade-unions, est toute récente. Dans l'Europe occidentale, ces partis viennent à peine d'être initiés à la nécessité de l'éducation révolutionnaire. En Angleterre, cette éducation a connu un développement autonome, dont l'impulsion était donnée par la *League Plebs*, fondée il y a douze ans. La ligue a pratiqué immédiatement une tactique de « noyautage », et c'est aux noyaux formés dans les organisations les plus

avancées que nous devons le développement dont témoignent les Collèges du Travail de Londres et d'Ecosse et le Comité d'éducation des mineurs gallois.

Récemment, on a ressenti le besoin d'un organe national de culture prolétarienne. Satisfaction a été donnée par *The Plebs*, une revue mensuelle qui traite surtout de questions d'éducation, mais qui donne corps à ce que le *Times* nomme avec appréhension « le ferment révolutionnaire ».

Eden et Cedar PAUL.

Les camarades qui lisent l'anglais et qui désirent souscrire à la revue *Plebs* doivent écrire à l'adresse suivante : The Secretary, Plebs League, 11 a Perry-wern road, Earls Court, London, S.W. 5.

Le montant de l'abonnement est de sept shillings six pence par an.

## Le Jubilé de Beethoven en Russie

A l'occasion du centenaire de la mort de Beethoven, la section musicale du Commissariat de l'Instruction Publique a organisé un cycle de concerts comprenant entre autres la 9<sup>e</sup> Symphonie et la Messe Solennelle. Le Grand Théâtre de Moscou a exécuté les neuf symphonies.

Mais la principale journée de ces fêtes a été le 18 février, jour de l'inauguration de la nouvelle salle Beethoven au Grand Théâtre. C'est l'ancien foyer impérial, véritable chef-d'œuvre d'architecture, qui a été aménagé entièrement à neuf et adapté aux auditions musicales. Dans cette salle, Beethoven sera le maître. Chaque année y sera exécutée toute la série des quatuors, des sonates pour violon et autres œuvres, si rarement exécutées, pour autres instruments. La présence dans l'orchestre du Grand Théâtre de remarquables artistes de cette spécialité assurera la parfaite exécution de ces pages rares de Beethoven.

La solennité a été ouverte par un discours du Commissaire du Peuple à l'Instruction Publique caractérisant Beethoven comme le génie le plus proche des époques nouvelles. Ensuite le quatuor national Stradivarius donna les trois premiers quatuors de Beethoven. Le quatuor Stradivarius est composé des meilleurs musiciens de Moscou : Moguilevski, Bakaleinikov, Koubatski et Pakelman. Il a été muni d'instruments d'une valeur exceptionnelle, sortis directement des mains de Stradivarius. Ces instruments appartiennent à la Collection Nationale d'instruments de musique antiques et rares constituée par la nationalisation des collections privées. Actuellement, c'est sans conteste la meilleure de toutes les collections de ce genre en Europe. Au printemps prochain aura lieu un concours à la suite duquel toutes les pièces de la collection, sauf celles qui ont déjà été délivrées au quatuor déjà nommé, seront distribuées entre les meilleurs artistes, qui en jouiront pendant trois ans à la condition de donner un nombre déterminé de concerts publics et gratuits chaque année. Après ce laps de temps ces instruments nationaux seront distribués de nouveau par concours.

LOUNATGHARSKY.



# BERTRAND RUSSEL

## et le "Socialisme Corporatif"

La doctrine connue sous le nom de « socialisme corporatif (*guild socialism*) a acquis, ces temps derniers, une très grande popularité non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays. La presse socialiste tout entière d'Europe et d'Amérique lui consacre beaucoup d'attention et de place. Chez nous, en Russie, le public lettré, en raison de notre isolement du reste de l'Europe, ignore complètement cette nouvelle théorie et ce nouveau mouvement politique. Je me propose de donner, dans cet article, un exposé bref et objectif de la « théorie du socialisme corporatif ».

C'est un mouvement sans avenir ; ce n'est pas un mouvement profond de masse, mais quelque chose de superficiel, de temporaire, de fugitif ; néanmoins, il est nécessaire d'en avoir connaissance.

Je traduis les mots « Guild Socialism » par « Socialisme corporatif » et je sais que ce n'est pas là une traduction exacte. Mais comme il n'y a pas en français de mot qui traduise exactement le mot anglais « guild », je me servirai du terme : « Socialisme corporatif ». D'ailleurs, le lecteur verra par la suite comment il faut entendre le mot « guild ».

Le « socialisme corporatif », c'est quelque chose d'hybride, de bien anglais, une sorte de compromis entre le syndicalisme et le socialisme. C'est une tentative de réprimer « la révolte syndicaliste contre le socialisme orthodoxe gouvernemental », une tentative de réconcilier Bakounine avec Marx. Il va de soi que c'est une tentative vouée à l'insuccès, car tout effort de « conciliation » en matière de principes révolutionnaires a toujours abouti et aboutit toujours à un échec complet, à une faille irréparable, et conduit fatalement au marais stagnant de l'idéologie « petite-bourgeoise ».

Les partisans du « socialisme corporatif » estiment la doctrine de Marx surannée. Ils disent, voyez un peu, que Marx avait raison en ce qui concerne le principe, le fondement, mais qu'il se trompait en ce qui concerne les détails. Bakounine se trompait, au contraire, sur le principe et avait raison dans les détails. Donc, Bakounine est également surannée ; mais son « grand successeur » Kropotkine l'a restauré. Quant à Marx, personne ne l'a restauré ; au contraire, son « grand successeur » Edouard Bernstein a convaincu tous les gens raisonnables qu'il est grand temps de le reléguer aux archives.

C'est ainsi que s'exprime Bertrand Russel.

Le théoricien du « Socialisme corporatif » admet entièrement la doctrine révisionniste de Bernstein. Quant à Russel lui-même, il n'a, absolument rien à dire contre Marx et la doctrine marxiste ; mais il est d'accord, en tous points, avec Bernstein. Il estime que Bernstein a démontré de façon irréfutable que la concentration du capital est une pure invention, que l'antagonisme des classes, au lieu de s'envenimer, s'adoucit, au contraire, de plus en plus et que, en somme, la prognose de Marx ne saurait soutenir la critique. (Voir *Roads to Freedom*, by Bertrand Russel. London, 1919.) C'est la doctrine révisionniste petite-bourgeoise de

Bernstein qui est le point de départ de la « nouvelle » théorie de Russel.

En se basant ainsi sur Bernstein, Russel arrive naturellement à la conclusion que la révolution est chose inutile. En d'autres termes, il ne veut pas de révolution « sanglante ». La révolution sociale doit revêtir la forme d'un coup d'Etat pacifique. Le régime socialiste ne doit pas fatalement être construit sur les « ruines » de la société capitaliste. Pourquoi en serait-il ainsi ? Pourquoi veut-on à tout prix démolir le régime capitaliste ? Il ne le faut point. La société capitaliste peut vivre. Les « socialistes corporatifs » la « transformeront » lentement et successivement en un régime socialiste. Le socialisme doit prendre son origine dans les profondeurs du régime capitaliste.

« Les partisans des révolutions sanglantes se trompent profondément — écrit Russel. — Une révolution sanglante ne peut réussir que dans le cas où le prolétariat est assez fort. Mais, s'il l'est assez, il peut donc vaincre sans verser du sang. Si le prolétariat est si fort qu'il peut provoquer un soulèvement armé et vaincre, il peut donc triompher sans avoir recours à une révolte armée ». Au pis aller, Russel admet la grève générale, mais c'est tout ce qu'il permet et rien de plus.

Outre que Marx est surannée, outre qu'il se trompait dans les détails (et Russel est d'avis que les détails sont plus importants que les principes) il avait encore tort, parce qu'il était étatiste, et il l'était jusqu'à la moelle. Il se représente le régime socialiste dans les cadres d'une organisation d'Etat, il le voit incrusté dans la grande machine de l'Etat ; or, « dans les cadres », « incrusté », — cela veut dire « privé de liberté ». « La liberté », — voilà ce qu'on ne trouve pas chez Marx, la liberté absolue, illimitée, sans réserve. La liberté absolue est impossible dans les cadres de l'Etat. Et c'est là la supériorité de Bakounine : tous les articles et discours de ce dernier sont empreints d'un sentiment de liberté absolue, alors que la théorie de Marx est pénétrée de « l'esprit de nécessité », de l'esprit de coercition, d'inévitabilité. Qui donc a dit que Marx veut libérer le prolétariat ? Mais pas le moins du monde ! Marx veut mettre le prolétariat au pouvoir, transformer le prolétariat en classe gouvernante. Mais la transformation du prolétariat en classe gouvernante ne signifie point son émancipation.

Russel n'a pas compris Marx. Il l'a lu, étudié, mais ne l'a pas compris. Il a emprunté toute sa critique de Marx, en partie à Bernstein, et en partie à Kropotkine. Il répète l'argumentation ordinaire et banale des anarchistes. Il cherche à démontrer que « l'idéal de Marx est celui d'un pédant et d'un bureaucrate », que Marx est pour l'oppression de la volonté de la minorité par celle de la majorité ou, autrement dit, qu'il est pour la politique de violence ; il cherche à démontrer que l'Etat socialiste, comme ses adeptes le dépeignent, ne sera, en fin de compte, que l'Etat capitaliste à rebours : c'est le prolétariat qui y opprimerait la bourgeoisie. Les opprimés y deviendraient les oppresseurs et les oppresseurs, les opprimés.

Le prolétariat et la bourgeoisie changeront tout simplement de place. Mais l'oppression restera. Dans toute cette « critique », il y a une chose à retenir : Russel n'a pas compris Marx, et il ne se rend pas compte que toutes ses flèches vont frapper non pas Marx, mais Bernstein, qu'il bat en brèche non pas le vrai marxisme, mais le marxisme défigurés et dénaturés par les révisionnistes et les opportunistes.

Continuons. Russel estime plus loin que les « méthodes » de Marx sont aussi fausses que sa tactique. Le parlementarisme lui-même (encore un coup qu'il assène à Bernstein et non à Marx) ne peut et ne pourra avoir de résultats pratiques. Avec une bonne foi extraordinaire, Russel nous ressert les arguments ressassés et que tout le monde connaît depuis longtemps, des anarchistes contre la lutte parlementaire. Et il en arrive à la conclusion que ce n'est pas au Parlement qu'il faut mener la lutte, mais dans les fabriques et usines ; que ce n'est pas aux parloles politiques qu'il faut combattre, mais là « où les ouvriers travaillent ». C'est la lutte industrielle et non la lutte politique qu'il faut.

La conclusion, vous le voyez, frise le syndicalisme. Parti de Bernstein, Russel arrive à Sorel, à la révolte syndicaliste contre le parlementarisme socialiste étatiste.

Mais il n'est pas non plus d'accord avec les syndicalistes et anarchistes. Il est vrai que ceux-ci ont une supériorité énorme sur les socialistes : ils sont pour la liberté absolue, ils renient l'Etat. Mais cet avantage est, en même temps, un défaut, parce que l'Etat est un mal, mais un mal inévitable. On ne saurait se représenter la société socialiste future comme une organisation sociale complètement dégagée de l'Etat. L'Etat doit être maintenu « jusqu'à certain degré et sous une certaine forme ». L'Etat doit être maintenu, mais il doit être « rendu inoffensif ». Les anarchistes et les syndicalistes ne l'ont pas compris, et c'est là leur erreur. Les adeptes du « socialisme corporatif » ont donné à l'humanité cette nouvelle formule : maintenir l'Etat, tout en le rendant inoffensif ; et c'est là leur grand mérite.

En négligeant l'élément psychologique et en ne voulant pas tenir compte de la nature humaine, les anarchistes et les syndicalistes commettent une grave erreur. Ils ne basent leur théorie, tout comme les socialistes étatistes, que sur des faits objectifs ; ils tirent des conclusions définitives de l'étude de l'histoire, mais ils ne font pas d'analyse psychologique et ils pensent que la psychologie est sans importance et que l'élément subjectif ne joue aucun rôle. Et cependant, c'est précisément le contraire : l'élément subjectif, la nature humaine, joue un rôle prépondérant ; l'élément subjectif est, à un certain degré, la prémisses de tous les éléments objectifs. Si les anarchistes et les syndicalistes avaient étudié l'histoire, ils sauraient que l'on ne peut se passer de l'Etat. Telle est la nature humaine : elle ne peut se passer d'organes de coercition, d'autorité, de crainte de l'autorité, d'agents de police et de gendarmes. La police et les gendarmes sont indispensables. Il se peut — admet Russel — qu'au cours des siècles, la nature humaine, sous l'influence d'une longue culture et d'une liberté relative, change à tel point que l'on puisse organiser la vie sans l'aide de moyens de coercition. C'est à ce moment alors que l'on pourra poser pratiquement et réellement la question de l'anarchie et de la liberté absolue. Mais en attendant... mais en attendant, pour l'amour de Dieu, laissez les gendarmes et la police tranquilles !

L'Etat doit donc être maintenu, mais il doit être rendu inoffensif. Comment s'y prendre ? Mais ici nous passons de la partie critique de la théorie de Russel à la partie organisatrice.

Quelle est, à proprement parler, la différence qui sépare le syndicalisme du socialisme ? Elle est, dit-on, dans le fait que le socialisme adopte le point de vue « de la consommation » et le syndicalisme celui « de la production ».

Pour les socialistes, tout ouvrier est, avant tout, un consommateur. Quand les socialistes disent que les ouvriers sont exploités, cela signifie que les ouvriers sont exploités, à titre de consommateurs. Les socialistes disent : l'ouvrier a le droit de recevoir tout le produit de son travail, et cette phrase renferme la quintessence du point de vue « consommateur ». L'ouvrier doit avoir le produit qu'il fabrique ou les produits, en général : voilà l'idéal socialiste.

Quand les socialistes disent que les ouvriers doivent s'organiser et s'unir, cela veut dire qu'ils doivent s'organiser et s'unir, comme consommateurs en un parti politique. Tout parti politique est un parti de consommation. Quand les socialistes disent que les ouvriers doivent lutter, cela veut dire qu'ils doivent lutter comme consommateurs. Toute lutte politique est une lutte pour la consommation. Quant à la société socialiste de l'avenir, les socialistes la représentent comme une société de consommation, comme une énorme coopérative internationale et mondiale.

Pour les syndicalistes, tout ouvrier est, avant tout, une force productrice. En langage syndicaliste, le mot « exploitation » veut dire oppression de l'ouvrier par la fabrique, par l'usine, oppression en l'ouvrier de la force qui crée des valeurs d'utilité publique. En langage syndicaliste, le mot « organisation » signifie l'organisation productrice : les ouvriers doivent s'organiser dans leurs fabriques et usines, former, pour ainsi dire, des « béliers » de production industrielle et non des partis politiques. De même, le mot « lutte » veut dire, en langage syndicaliste, lutte à la fabrique et à l'usine et non lutte en dehors de ces établissements industriels.

Lequel de ces deux points de vue est juste ? Ils le sont tous les deux. Aussi la tâche du « socialisme corporatif » consiste-t-elle à les concilier.

Dans cette question également, les « socialistes corporatifs » cherchent donc à « réconcilier » les adversaires. Les « socialistes corporatifs » estiment que tout ouvrier est en même temps un producteur et un consommateur. Ils déclarent que l'ouvrier est exploité et comme consommateur et comme producteur ; il doit donc lutter à l'intérieur et en dehors de sa fabrique ; tout ouvrier doit être simultanément membre de deux organisations : du parti ouvrier politique (parlementaire) et du foyer de production industrielle. Chacune de ces organisations a ses buts et tâches spéciales, ses ressources et méthodes propres. Le fusionnement de ces deux organisations est impossible et même inutile. Elles peuvent et doivent exister simultanément et parallèlement.

Le lecteur voit donc que le « socialisme corporatif » commence par la proclamation du dualisme. C'est de ce principe qu'est imprégnée toute la théorie de Russel... J'ai déjà dit, au début de cet article, que le « socialisme corporatif » est une sorte de compromis entre le socialisme mal compris et le syndicalisme. Mais ce n'est pas tout à fait exact. Nous avons ici au lieu d'une nouvelle, d'une « troisième, d'une « moyenne » théorie, un éclectisme simple, naïf et confiant. « Tous deux ils ont raison, tous deux ils ont le même droit à

l'existence, tous deux ils se trompent assez souvent ; nous les acceptons tous deux, nous croyons à tous deux, nous les suivons tous deux », — voilà l'essence du « socialisme corporatif ».

Les socialistes disent : dans la société socialiste future tout le pouvoir appartiendra à l'Etat socialiste prolétarien. Les syndicalistes : dans la société future tout le pouvoir sera entre les mains des unions industrielles des ouvriers. Les « socialistes corporatifs », eux, déclarent : dans la société future il y aura une dualité de pouvoir : d'un côté, les organisations industrielles unies et de l'autre : l'Etat prolétarien... Quel éclectisme naïf ?

Le passage du capitalisme au socialisme (progressif, sans douleur) commencera, au dire des « socialistes corporatifs », par la nationalisation de l'industrie. L'administration des fabriques et usines sera concentrée entre les mains de comités techniques élus par les ouvriers, et chaque fabrique et usine deviendra ainsi une unité administrative indépendante. Toutes les fabriques et usines et toutes les entreprises de chaque branche d'industrie s'uniront sur la base d'une fédération et formeront des fédérations industrielles ou des corporations (d'où la dénomination « socialisme corporatif »). L'Etat sera gouverné par le Grand Conseil des Corporations qui sera composé de représentants de toutes les fédérations industrielles. Le Grand Conseil des Corporations représentera le pouvoir suprême de l'Etat.

Mais... Mais le pouvoir du Grand Conseil des Corporations sera limité ; ce pouvoir ne réglementera que quelques côtés, strictement définis, de la vie sociale, notamment la production. Le Grand Conseil des Corporations sera l'instance suprême pour toutes les questions concernant la production, et rien que cela. Il ne discutera et ne résoudra que les questions relatives à l'approvisionnement des entreprises industrielles en matières brutes et en combustible, à l'enregistrement et à la répartition de la main-d'œuvre, à la protection du travail, etc. Il y aura, à côté du Grand Conseil des corporations, un... Parlement. Oui, un Parlement ! Un Parlement pur et simple ! Et c'est lui qui discutera et résoudra toutes les questions ayant trait à la consommation (c'est-à-dire les questions purement politiques).

Le passage du capitalisme au socialisme ne détruira pas le Parlement. Cette institution politique sera maintenue. Mais les ouvriers la conquerront lentement, progressivement. L'on observera deux processus parallèles : d'un côté, la nationalisation lente et progressive de l'industrie et d'un autre côté, la conquête lente et progressive du Parlement... Dans la société socialiste future, le Parlement sera aussi l'organe du pouvoir suprême... Pour conjurer toute divergence de vues entre le Parlement et le Grand Conseil des Corporations, on créera une commission de contrôle spéciale, composée d'un nombre égal de représentants des deux organes du pouvoir suprême.

Il va sans dire que les deux organes du pouvoir suprême auront des idées diamétralement opposées sur le pouvoir, la société et l'Etat. Le Grand Conseil des Corporations considérera l'Etat comme une fédération d'industries autonomes, alors que le Parlement y verra une fédération de régions politiquement autonomes. Le Parlement adoptera le point de vue géographique et territorial et le Grand Conseil des Corporations — le point de vue industrie et extra-territorial. La commission de contrôle spéciale conciliera les deux points de vue. Mais comment — seul, Russel serait en mesure de le dire.

Le livre de Russel *Les voies de la liberté* parut en 1918, alors que la Russie était déjà en république soviétiste. Le pouvoir des Soviets a bril-

lamment réfuté par la pratique toutes les curieuses subtilités de la théorie de Russel. Mais celui-ci n'en a été nullement touché. Il ne pouvait naviguer de conserve avec la Russie soviétiste.

La voie de Russel n'est pas la nôtre, parce que nous, marxistes, nous sommes des étatistes, parce que nous avons opéré la révolution par la force, parce que nous réalisons la dictature du prolétariat, parce que nous opprimons la bourgeoisie, etc. Mais l'essentiel que Russel ne peut admettre, c'est notre devise : Qui ne travaille, ne mange pas ! Du point de vue de Russel, cette devise est une infraction grossière aux principes de la liberté, une horrible violence.

« Les socialistes, — dit-il — en proclamant le principe : Qui ne travaille, ne mange pas ! — res-tauraient l'esclavage. Sous peine de famine, ils for-cent les gens au travail. C'est l'esclavage. Tout travail forcé est de l'esclavage (évidemment). Les socialistes élèvent en principe ce travail forcé. »

Russel estime que la question du travail doit être abordée d'une tout autre façon. Il faut rendre le travail non pas obligatoire, mais agréable : voilà la tâche, voilà la nouvelle formule des « socialistes corporatifs ». « Tant que le travail n'aura été rendu agréable, nous n'aurons pas le droit de dire que nous sommes proches du régime social, conforme à la justice ». Il faut arranger les choses de façon que l'homme veuille travailler et aime le travail, que le besoin de créer et de travailler devienne chez lui une nécessité impérieuse, en un mot qu'il ne puisse se passer de travail. Et jus-qu'au moment où le travail n'aura pas été rendu agréable, on ne peut pas punir l'homme qui refuse de travailler, parce que ce refus serait tout à fait compréhensible et dans la nature des choses.

Donc, rendez le travail agréable (ce en quoi nous sommes d'accord) et en attendant, ne retirez pas aux paresseux, aux fainéants, aux parasites et aux exploités le droit d'exploiter la paresse !

Mais...

Mais Russel (il le reconnaît lui-même) est un Anglais typique, un homme qui aime le juste milieu, c'est-à-dire le compromis. Aussi, même dans cette question (du travail agréable et du travail forcé) veut-il passer une transaction avec les socialistes, partisans de la doctrine étatique. Voici ce qu'il propose :

« Instaurons, dit Russel, le régime suivant : tout citoyen, travailleur ou fainéant, reçoit tous les articles de première nécessité dont il a besoin : nourriture, vêtements, habitation. La nourriture, les vêtements, les habitations, et en général toutes les choses dont un homme ne peut se passer, doivent être mises à la disposition de tout le monde ; tout citoyen doit en jouir gratuitement, librement et en quantité illimitée, comme il jouit de l'air et de la lumière. Mais toutes les choses qui ne sont pas absolument nécessaires et qui servent à la satisfaction des besoins d'un ordre supérieur chez l'homme civilisé (livres, théâtres, etc.) ne seront réparties qu'entre les travailleurs. Quant aux articles de luxe, ils deviendront des primes de travail ».

Quelle différence y a-t-il entre cette « théorie » de Russel et la nôtre, la théorie soviétiste ? En principe, aucune. Chez lui et chez nous on trouve l'« esclavage ». Nous autres, nous forçons les gens au travail sous peine de faim physique, Russel, veut les faire travailler sous peine de faim spirituelle. Ce n'est pas là une différence de principe. Ce qui nous distingue de Russel, c'est que notre théorie est appropriée à la vie pratique, parfaitement réalisable. Mais la théorie de Russel n'est pas pratique ; elle est même irréalisable.

Russel, en général, n'est pas un homme pratique. Et toute sa doctrine est peu pratique ; elle

n'est pas pour notre humanité. Il nous reproche (ainsi qu'aux anarchistes et aux syndicalistes) de ne pas tenir compte de l'élément subjectif, de la nature humaine. Par contre, lui, il laisse complètement de côté l'élément objectif, les facteurs économiques. Les théories de Marx et de Bakounine ont pour base l'histoire. La théorie de Russel repose sur la psychologie. Et — notez-le bien — non pas sur la psychologie des masses, mais sur celle de l'individu ; non pas sur la psychologie scientifique, expérimentale, mais sur des observations psychologiques accidentelles, assez souvent, il est vrai, profondes et justes, parfois brillantes et originales, mais non moins souvent fausses et paradoxales. Une telle théorie ne saurait certes prétendre au titre de théorie scientifique sérieuse.

Mais il importe peu à Russel que sa théorie soit sérieuse et scientifique. Lui-même, il est prêt à reconnaître que toute sa doctrine n'est autre chose qu'un assemblage d'idées disparates empruntées à Marx, Bakounine et autres. Mais qui peut prouver, demande-t-il, qu'une théorie même ainsi formée de lambeaux de provenance diverse doit être nécessairement fautive ?

La théorie de Russel, ainsi qu'il le dit lui-même, doit être rangée parmi les théories révisionnistes basées sur « la critique » de Marx. Mais en réalité elle montre qu'il n'a pas compris ce qu'il critique.

Russel n'a pas compris Marx. Marx tendait à la destruction des classes, à la création d'une société humaine sans classes, en dehors des classes. L'Etat prolétarien n'est qu'une phase transitoire, un phénomène social passager. La dictature du prolétariat passera et disparaîtra dès que le prolétariat aura remporté sa dernière victoire. Le prolétariat ne prend le pouvoir en mains, que pour déraciner à jamais l'autorité de la bourgeoisie, et quand celle-ci aura été anéantie, quand le vieux monde aura péri, le prolétariat créera un monde nouveau où il n'y aura pas de pouvoir. Tout cela est clair, simple, vieux et tous, nous le savons depuis longtemps. Mais Russel ignore tout cela. Et c'est parce qu'il ne s'attaque pas au véritable Marx, mais au Marx que les anarchistes, d'un côté, et les révisionnistes, de l'autre, ont façonné à leur guise.

Débutant par une critique basée sur un malentendu, Russel continue sa marche à travers un maquis presque impénétrable de sophismes et de syllogismes assez curieux — originaux et justes parfois, mais naïfs et faux dans la plupart des cas — et aboutit, enfin, à une société dualiste syndico-socialiste, reposant simultanément sur deux principes diamétralement opposés et qui s'excluent l'un l'autre.

Russel se classe parmi les révolutionnaires et se déclare même de l'extrême gauche. Mais il renie la révolution. Le développement normal des syndicats, dit-il, conduira peu à peu à la nationalisation de l'industrie et à la formation des corporations industrielles. Le développement normal du parti politique ouvrier aboutira au socialisme. Tout doit suivre la « voie normale »... Les idées révolutionnaires au dernier plan. Le premier libéral bourgeois anglais venu n'hésitera pas à apposer sa signature au bas de cette théorie du développement normal, lent et successif, parce que les libéraux anglais rêvent, eux aussi, la liberté absolue dans une société humaine sans l'Etat. Et ce n'est pas sans raison que le *Times* loue le livre de Russel. Tout de suite, il a reconnu en lui « son socialisme normal », placide, pacifique et de bon ton. « Ah ! voilà un bon socialiste ! » s'exclame le *Times*. Si bon, en effet, qu'il ne ressemble même pas à un socialiste !

A nous autres communistes, qui vivons et travaillons dans la tempête révolutionnaire de l'or-

ganisation du socialisme, la théorie de Russel ne peut que paraître d'une curieuse naïveté. Mais les Anglais prennent au sérieux les déclarations de Russel. L'on y prête, en Angleterre, une oreille attentive. Russel a des partisans en Grande-Bretagne. Le « socialisme corporatif » a encore du succès en Angleterre.

Le « socialisme corporatif » prit naissance en 1914, à la veille de la guerre, quand une révolte syndicaliste éclata en Angleterre contre Webb et les « vieux leaders » ; et il surgit, ce « socialisme corporatif », comme une tentative de réprimer cette révolte et de réconcilier les rebelles avec les vieilles idoles qu'ils se proposaient d'abattre. En 1914, eut lieu le premier congrès des « socialistes corporatifs », qui élaborait le premier programme du « socialisme corporatif »... *Des gens à qui ni la guerre ni les grandes perturbations ultérieures n'ont rien appris, et qui ont conservé, dans son intégrité, ce programme jusqu'à nos jours* : tels sont les socialistes corporatifs et tel est Bertrand Russel. C'est en 1918, pendant les derniers mois de la guerre, qu'il a écrit son livre : *les Voies de la Liberté*, où il expose les bases du socialisme corporatif. Mais ce livre passe complètement sous silence la guerre, la révolution russe et toutes les questions maudites soulevées par la guerre. La guerre et la révolution ont passé près de Russel sans le toucher. En 1918, il cherche à démontrer ce qui lui paraissait juste en 1914. Avec une facilité extraordinaire, il franchit l'abîme qui sépare 1914 de 1918. Il ne l'a pas remarqué, tout simplement.

Russel a des partisans. Pas dans les masses, naturellement. Celles-ci n'acceptent pas les théories moyennes, hybrides, que sont les théories éclectiques. Le « socialisme corporatif » n'est pas un mouvement de masse et il ne le sera jamais. Le « socialisme corporatif » et Russel ne jouissent de quelque popularité que parmi les « intellectuels » et dans certains groupes d'ouvriers cultivés.

Mais nous ne croyons pas que les « intellectuels » anglais se contentent longtemps du compromis de Russel. Le « socialisme corporatif » n'a pas d'avenir. Ce n'est qu'un répit, une halte sur la longue et douloureuse voie qui reste encore à parcourir. Dans deux ou trois ans, le « socialisme corporatif » sera oublié et, peut-être, sera-ce Russel lui-même qui le reniera le premier.

Les révolutionnaires jeunes, énergiques et forts, les John Mac-Lean, les Sylvia Pankhurst n'ont pas fait halte à la station de Russel ; ils ont continué infatigablement leur marche en avant et sont maintenant loin du « socialisme corporatif » ; ils en sont à la dernière étape vers le « soviétisme » et la révolution prolétarienne. Mais les intellectuels se reposent toujours dans la salle d'attente de la station de Russel, alors que les masses suivent énergiquement les révolutionnaires jeunes et forts...

A. MENCHOI.

CLARA ZETKIN

## Les Batailles Révolutionnaires de l'Allemagne

Une forte brochure..... 0 fr. 75

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

# Chronique Internationale

## YOUGO-SLAVIE

La réaction capitaliste atteint les pays « vainqueurs » comme les pays « vaincus », et l'exemple de l'Espagne nous démontre que les « neutres » ne sont pas épargnés.

En Yougo-Slavie, la bourgeoisie suit elle aussi le courant réactionnaire en y ajoutant quelques particularités qui caractérisent mieux le véritable aspect de la « démocratie bourgeoise ».

La clique monarchique et militaire qui y gouverne, en se servant tour à tour de tous les partis bourgeois, ainsi que des social-patriotes, a réussi à retarder les élections à la Constituante jusqu'au mois de novembre 1920.

Pendant les deux années qui suivirent l'armistice, les crises ministérielles se succédèrent à l'infini, et rien ne fut fait pour rétablir la vie économique, totalement désorganisée par six années de guerre. Ni la crise des transports, ni la question agraire, ni aucune des questions économiques et sociales ne reçurent de solution. Organisées dans une association secrète, « la Main blanche », la clique militaire et la dynastie s'efforcèrent, par une corruption à tous crins, de rester maîtresses absolues du pouvoir.

Un exemple montrera quelle profondeur atteignait cette corruption. Il est prouvé que le représentant de la Serbie en France, durant la guerre, M. Vestnich, a escroqué les millions recueillis dans le monde entier pour atténuer la grande misère du peuple serbe, qui supportait, en plus des horreurs habituelles de la guerre, le poids de l'occupation étrangère. Et c'est à ce voleur que « la Couronne » a confié la présidence du ministère qui mit hors la loi le prolétariat révolutionnaire yougo-slave !

Tous connaissent l'attitude du Parti socialiste serbe pendant la guerre, tous savent que le Parti socialiste yougo-slave, qui lui a succédé, a adhéré à l'Internationale de Moscou et a mené une propagande inlassable parmi les ouvriers et les paysans pauvres. L'année dernière, au Congrès de Voucovar, il s'est transformé en *Parti Communiste*, et il gagne la confiance des masses ouvrières. Aux élections, toutes les grandes villes : Belgrade, Zagreb, Skoplié (Uskub), Nisch, etc., sont conquises au communisme. La bourgeoisie prend peur. Aux élections pour la Constituante, le parti gagne 59 sièges. Le gouvernement se décide à sévir et profite de toutes les occasions pour aggraver la violence de ses représailles.

La grève des mineurs en Bosnie lui fournit le prétexte cherché. Alors apparaissent les particularités des méthodes de répression employées par la réaction yougo-slave.

Une grève *purement économique*, ayant pour objet l'augmentation des salaires de famine, l'application du contrat signé par le gouvernement, est qualifiée par celui-ci de grève politique, de grève révolutionnaire fomentée par le Parti communiste. Le 29 décembre, le gouvernement *démissionnaire* de Vestnich déclare avoir découvert un complot et, sans attendre la réunion de la Constituante (qui devait se tenir après les vacances de Noël) supprime, par un ukase, toute l'organisation, toute la

presse communiste. Le 30 décembre, les deux Maisons du Peuple de Belgrade sont occupées par la police.

L'ukase ne vise que les *communistes* et leurs *organisations*. Qu'importe ! Le gouvernement n'en est pas à une atteinte près à sa propre légalité. Les syndicats sont dissous, leurs archives et leurs caisses séquestrées ; des ordres sont donnés pour dissoudre partout les organisations locales.

Les camarades Smia Marcovitch, secrétaire du Parti, et Pavlé Pavlovitch, secrétaire de la C.G.T., tous deux députés communistes, se rendent au ministère de l'Intérieur et demandent des preuves du complot. Ils exigent un jugement immédiat s'ils sont coupables. Sous le prétexte de ne pas dévoiler la provenance des informations, M. *Drachcovitch*, ministre de la « bancocratie » yougo-slave, refuse de répondre, mais n'ose ordonner l'arrestation de nos camarades.

Le plan du gouvernement, conseillé probablement par un certain *Lébedef*, de l'Okraña russe, maintenant chef de la police yougo-slave, n'est pas de frapper les représentants du parti et des syndicats ; son plan est beaucoup plus habile, plus machiavélique, plus infâme.

Il s'acharne sur les modestes militants, sur les simples adhérents du parti et des syndicats. Il exerce sa vengeance sur les fonctionnaires communistes. Instituteurs, professeurs sont révoqués en masse. Les étudiants communistes se voient supprimer leurs bourses. En frappant les masses et en épargnant les militants responsables, le gouvernement veut compromettre ceux-ci auprès de celles-là. Une force armée de 150.000 soldats et de 50.000 gendarmes, secondée par des milliers de mouchards, réprime toute tentative de résistance. Après avoir étouffé dans le sang la grève des mineurs de *Bosnie*, interné ou expulsé les ouvriers qualifiés, le gouvernement réduit de moitié les salaires de ceux qui restent. Toute nouvelle grève est rendue impossible par la menace de mobilisation des grévistes.

Le gouvernement bourgeois peut être fier : il dépasse la Hongrie de Horthy. Non seulement il a supprimé le Parti communiste, mais il a abattu les syndicats. Cependant, il n'a pas atteint complètement son but. Il ne réussira pas à arrêter la révolution en marche, à supprimer les idées communistes, à ébranler la volonté de sacrifice du prolétariat yougo-slave. Les élections municipales partielles qui ont eu lieu là où les municipalités communistes ont été dissoutes par le pouvoir en sont la preuve. S'il est vrai que ces municipalités ont été reprises par la bourgeoisie, qui partout oppose une *liste civique* à la liste communiste, il est tout aussi certain que les représailles et la terreur blanche sont inopérantes. Privé de tous ses moyens de propagande, le Parti communiste a obtenu à peu près le même nombre de voix qu'aux élections précédentes.

Les révolutions sont la conséquence de la situation économique désastreuse créée par l'anarchie capitaliste ; les représailles ne les arrêteront pas, au contraire. Comme dit le proverbe serbe : « *Plus on le comprime, plus haut il saute* ».

Le prolétariat yougo-slave démontrera une fois de plus l'exactitude de cette maxime.

VOUYOVITCH

# La Journée internationale des Femmes

*Le 8 mars est traditionnellement la journée internationale des femmes. Cette année, par exception, la célébration de la journée féminine a été reportée au mois d'avril afin de permettre aux groupements de femmes socialistes d'organiser dûment la manifestation.*

Depuis 1911 les socialistes de tous les pays célèbrent la journée internationale des ouvrières.

Pourquoi cette fête ? Son but est d'éveiller la solidarité internationale parmi les masses féminines laborieuses les plus retardataires. La journée internationale des ouvrières, c'est le 1<sup>er</sup> mai des femmes, c'est la revue de l'avant-garde rouge de l'armée féminine du travail. La célébration de cette journée a été décidée par la Conférence féminine internationale de Copenhague en 1910. Depuis lors le 8 mars a été marqué dans la plupart des pays par des meetings, des réunions et des manifestations. Même les ouvrières russes, écrasées par un épouvantable régime despotique, ont osé en 1913 et 1914 unir leurs voix à la protestation universelle des ouvrières contre le capitalisme qui prive la femme des droits politiques et qui l'opprime économiquement.

Le mot d'ordre de cette journée, c'était le suffrage universel sans distinction de sexe. Comme procédé de lutte, on invitait les ouvrières à entrer dans les rangs du Parti socialiste qui portait dans son programme l'affranchissement intégral de la femme.

La guerre impérialiste a porté un rude coup au mouvement ouvrier international, en particulier au mouvement des femmes. La plupart des Partis socialistes ont trahi le drapeau de l'Internationale et renié la solidarité des ouvrières de tous les pays dans la lutte contre la guerre impérialiste. La majorité des leaders de la classe ouvrière a trahi les intérêts du prolétariat pour se mettre au service de leur bourgeoisie nationale.

L'Internationale a été détruite, les congrès internationaux ne se sont plus tenus, la journée des ouvrières a cessé d'être fêtée. La durée de la guerre et les souffrances imposées, en réveillant la conscience de la classe ouvrière, l'ont incitée à unir ses forces contre l'impérialisme international.

Les premiers à se révolter furent les plus opprimés et les plus déshérités, les ouvriers et les ouvrières de Russie.

Au cri de « la paix et du pain ! », les ouvrières de Petrograd, le drapeau rouge en tête, sont sorties dans la rue le 8 mars pour fêter la journée internationale de l'ouvrière. Ce fut là le signal de la révolution qui détruisit l'autocratie et donna naissance au régime démocratique bourgeois. Mais la démocratie bourgeoise ne put donner ni la paix, ni le pain, ni la liberté. La classe ouvrière de Russie a accompli sa seconde révolution socialiste, en remplaçant la dictature de la bourgeoisie par la dictature du prolétariat.

Le Parti Communiste, se plaçant à la tête du Pouvoir des Soviets, a aboli juridiquement toute inégalité politique ou sociale entre les sexes et a commencé la réforme communiste de toute la société qui est seule capable de rendre possible l'affranchissement effectif et intégral de l'ouvrière.

Mais le communisme ne peut triompher définitivement que s'il remporte la victoire dans tous les pays. Une république socialiste entourée de toutes parts d'Etats capitalistes ne saurait longtemps subsister. Elle a besoin d'être soutenue par la solidarité universelle des ouvriers. Mais cette solidarité augmente de jour en jour, la 3<sup>e</sup> Internationale grandit et se renforce, organisant les masses ouvrières en Partis Communistes nationaux.

Les masses ont compris la trahison des chefs de la 2<sup>e</sup> Internationale ; elles ont compris que la démocratie bourgeoise est incapable de résoudre l'effrayante crise économique suscitée par la guerre, incapable de nourrir les travailleurs affamés, et enlève au contraire à la classe ouvrière les débris de droits politiques qui avaient survécu à la guerre impérialiste. Les masses ouvrières commencent à comprendre que le monde impérialiste, couvert du masque de la démocratie bourgeoise, prépare à l'humanité des épreuves plus affreuses encore, des guerres plus sanglantes encore. Le parlementarisme bourgeois, défendu avec tant de zèle par la 2<sup>e</sup> Internationale des jaunes, n'est qu'un paravent troué qui cache mal la dictature effrénée de la bourgeoisie. Les droits politiques de la classe ouvrière n'existent que sur le papier, et même ces droits théoriques n'ont rien donné à l'ouvrière dans la plupart des pays capitalistes.

Le mot d'ordre de la journée internationale des femmes, le suffrage universel, peut-il demeurer maintenant encore le mot d'ordre de l'avant-garde des ouvrières ? Il ne le peut pas. Après l'expérience de la boucherie impérialiste, après la soldisant paix qui a suivi, apportant la famine, le chômage et la menace de nouvelles guerres, chaque paysanne et chaque ouvrière comprendront qu'en fêtant cette année la journée internationale des femmes, en sortant dans la rue avec le drapeau rouge, nous devons nous écrier : « A bas la dictature de la bourgeoisie, vive la dictature du prolétariat, vive le Pouvoir des Soviets, vive l'Internationale Communiste ».

Ouvrières et paysannes du monde entier, voyez ce que se préparent à faire vos sœurs de la Russie soviétiste. Tandis que vous serez obligées de lutter pour avoir le droit d'exposer vos revendications, les citoyennes libres et égales de la Russie soviétiste entreprennent énergiquement de lutter contre la crise économique suscitée par la guerre et exaspérée par trois ans d'attaques de la bourgeoisie mondiale. Les paysannes de nos villages entrent dans les Comités qui organisent l'ensemencement des champs, les ouvrières de nos villes règlent l'alimentation communale, créent des buanderies municipales, des crèches, des ateliers de réparation, des jardins d'enfants, des maisons de la mère et de l'enfant. Le 8 mars dans chaque canton et dans chaque petite ville de Russie les ouvrières et les paysannes s'efforceront par leurs propres efforts, de fonder quelque installation nouvelle pour se décharger de l'ingrat et pénible labeur domestique, pour alléger les soucis et les peines de la maternité, pour préparer l'affranchissement effectif de la femme. Le 8 mars sera en Russie la journée des efforts féconds et d'un repos mérité sous la forme de repas et de distractions gratuites.

En lisant ces lignes, l'ouvrière ou la paysanne

la moins éclairée comprendra que son unique salut et son seul espoir d'affranchissement est dans la solidarité internationale des travailleurs. Seule la révolution socialiste universelle, seule la dictature universelle du prolétariat donneront l'affranchissement à la femme et en feront la libre créatrice du royaume communiste du travail.

Dans cette journée des femmes, les ouvrières de Russie s'écrieront : « Vive le travail acharné pour rétablir la prospérité du pays, pour réorganiser

l'existence sur la base du communisme ». Dans cette même journée les ouvrières des pays capitalistes s'uniront sous ce mot d'ordre : « Vive la dictature du prolétariat pour transformer l'ancien régime en république communiste du travail ». Et les ouvrières de tous les pays ensemble s'uniront autour du drapeau rouge de l'Internationale Communiste, guide de l'avant-garde laborieuse du monde entier.

STAHL.

# La Vie Economique en Russie

## L'Industrie métallurgique

L'industrie métallurgique est la base de toute l'économie nationale, et grâce à l'énergie des masses laborieuses, la métallurgie soviétiste pourra occuper une des premières places du monde.

D'après les recherches géologiques, les gisements de minerais que possède la Russie sont répartis de la façon suivante :

Dans l'Oural, 280 millions de tonnes ; en Russie Centrale, 800 millions ; dans le Sud, 536 ; au Caucase, 14 ; en Kirghizie, 7 ; en Sibirie Orientale, 14, et en Extrême-Orient, 6. Au total, environ 120 milliards de pouds de minerais, contenant à peu près 50 milliards de pouds de fer.

La guerre et la Révolution ont causé dans l'industrie métallurgique une crise profonde. En 1913, par exemple, la Russie fabriquait 257.397.000 pouds de fonte, 263.918.000 pouds de semi-produits, 219.463.000 pouds de fer. En 1917, ces chiffres sont réduits respectivement à 190.445.000, 201.621.000 et 155.474.000. D'après la statistique, l'industrie métallurgique russe a perdu, de 1914 à 1917, un quart de sa production, et dans certaines branches, 40 % (construction de wagons et locomotives), et même 85 % (constructions mécaniques). En 1919, la fonte est réduite à un million de pouds, le fer à 1 million 600.000 pouds. Les neuf premiers mois de 1920 ont donné 3.786.000 pouds de fonte, 6.453.000 pouds de semi-produits et 6.403.000 pouds de fer, c'est-à-dire respectivement 2 %, 3,3 % et 3,5 % de la production de 1913.

La Russie, prise dans ses frontières de 1919, a donné les fabrications suivantes de machines agricoles :

	Production d'avant la guerre	Production de 1919
Charrues .....	361.447	157.000
Herses .....	45.000	11.451
Moissonneuses .....	33.000	11.980
Vans .....	21.000	8.717
Batteuses .....	6.500	1.246
Hache-paille .....	33.900	1.440
Faulx .....	80.000	98.689
Faucilles .....	1.300.000	684.420

La crise de la métallurgie s'est fait sentir avant tout sur les transports, qui ont eu à souffrir en même temps de la dispersion de la main-d'œuvre.

La guerre a fait des dévastations colossales sur les voies ferrées de Russie. Le rapport de Trotski

au VIII<sup>e</sup> Congrès des Soviets montre qu'environ 54.000 verstas de voies ont été soumises à une destruction matérielle. Il a fallu un effort gigantesque pour obtenir les résultats importants que marque la fin de l'année 1920. D'après les renseignements fournis par les quatorze usines de choc travaillant pour les transports, le programme du second semestre a été exécuté intégralement dans plusieurs usines, et dans l'ensemble le % d'exécution est assez élevé. Les plus grands succès ont été obtenus en ce qui concerne le matériel roulant. Le programme de fabrication et de réparation de locomotives a été rempli intégralement. Le nombre des wagons fabriqués a dépassé de 6,3 % les commandes, et celui des chasse-neige de 20 %. Les résultats sont moins bons pour les pièces de rechange, en particulier les pièces de cuivre.

La situation difficile de l'industrie en général a obligé à appliquer à la métallurgie, comme aux autres branches, le principe des entreprises « de choc ». Environ 240 entreprises ont ainsi été désignées pour recevoir en première ligne les matières premières, la main-d'œuvre, les denrées alimentaires, etc., afin d'obtenir le maximum de production.

L'industrie métallurgique aborde l'année 1921 dans des conditions bien meilleures que les années précédentes. Le programme, en comparaison de celui de 1913, est encore très réduit : pour le Donetz, par exemple, il se monte seulement à 26 millions de pouds. Néanmoins, son exécution, dans les circonstances actuelles, réclamera des masses ouvrières un effort héroïque.

Dans l'Oural, le programme de 1920 comportait 9.062.600 pouds de fonte : il a été produit 3 millions 417.454 pouds dans les neuf premiers mois, ce qui donne pour toute l'année environ 4 millions et demi. Le programme de 1921 demande 9.837.300 pouds.

Sur les 77 hauts fourneaux que possède l'Oural, on compte en mettre en marche 17, dont 6 dans la région d'Ekaterinbourg, 4 dans l'Oural du Sud, 4 à Vysokogora, 2 à Bogoslovsk et 1 dans la région de Perm.

La production de fonte de l'Oural sera répartie de la façon suivante : 10.485.000 pouds pour les usines de la région, 352.000 pouds pour les autres usines de la République.

Sur les 69 fours Martin, 19 seront mis en marche, dont 6 dans la région d'Ekaterinbourg, 5 dans celle de Perm, 3 dans l'Oural du Sud et à Vysokogora et 2 à Bogoslovsk.

Le programme de laminage, inférieur de 1 million 600.000 pouds à celui de 1920, est le suivant :

	Programme de 1920	Production des premiers mois de 1920 (en milliers de pouds)	Programme de 1921
Rails lourds ...	3.200	801	2.779
Rails légers ....	450	45	60
Poutres .....	—	—	99,6
Etats .....	—	—	112
Plaques de fer..	355	164,2	505,7
Fer à toiture....	1.354	669,9	1.027
Fer blanc .....	36	43,3	73
Fer maréchal ..	3.645	59,9	2.912
Acier à ressorts	40	—	—
Chemins .....	35	1,3	60
Fil de fer.....	835	205	686

## L'Industrie métallurgique dans le Sud

Le programme de production des usines du sud de la Russie comportait, pour 1921, la fabrication d'environ 15 millions de pouds de fonte. Le 8<sup>e</sup> Congrès des Soviets a porté ce chiffre à 26 millions.

D'après l'ancien plan, 11 millions devaient aller au four Martin et Bessemer de la région, le reste aux fonds communs de l'Etat. D'après le nouveau plan, l'industrie du sud reçoit 14 millions et demi de pouds.

La quantité de combustible nécessaire pour les opérations métallurgiques, y compris les besoins du personnel, se monte à 125.164.000 pouds. L'ancien plan réclamait seulement 86 millions. Ainsi, avec une augmentation de production de fonte de 17,3 %, la consommation de combustible augmente seulement de 14,5 %. Le nombre des ouvriers nécessaires est estimé à 97.000.

IVAN.

## Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

### ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois .....	7 »	8 »
6 mois .....	14 »	16 »
12 mois .....	28 »	32 »

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à  
René REYNAUD, 123, rue Montmartre — PARIS

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté  
par des ouvriers payés  
au tarif syndical

Imprimerie Française (Maison J. DANGON)  
Georges DANGON, imprimeur  
123, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>).

## NOTRE SOUSCRIPTION

### 44<sup>e</sup> LISTE

Abel Allain, 5 fr.— Citoyenne Allard, 2 fr. 50.  
— Richard, Bayonne, 4 fr.— Pour protester contre le vote du 13 mars, un bolchevik du 2<sup>e</sup> secteur, 5 fr.— Liste n° 279, 31 fr.— Monier, Roubaix, 1 fr.— Forestier, 1 fr.— Doyen, Chartres, 1 fr. 50.— Salluron, Montreuil, 2 fr.— Bravo les jeunes ! 2 fr.— Courtot, 10 fr.— Pour fêter la mise en liberté de nos amis, quatre communistes lorrains, 20 fr.— Gramier, Vive le jury de la Seine ! 1 fr.— Raboulet, Lyon, 3 fr.— Pour le débouillage de crânes, contre la campagne du *Populaire*, 2 fr. 50.— Marcel Raynaud, 1 fr.— Citoyenne Antoine Giraud, 5 fr.— Liste n° 806, versé par Perrin, 19 fr.— Vivent les Soviets ! deux cheminots Paris-État, 5 fr.— Joseph Valette, Nice, 10 fr.— Liste n° 714, 21 fr. 50.— Supplément d'abonnement, 1 fr.— C. J., 1 fr. 50.

Total de la 44<sup>e</sup> liste..... 155 50  
Total des listes précédentes..... 12.256 45

Total général..... 12.411 95



Bibliothèque

Communiste

PARIS

123, rue Montmartre

- A. GLEBOV. — *Les Syndicats russes et la Révolution (préface de Boris Souvarine)*..... 0 50  
KERTENZEV. — *Les Alliés et la Russie*..... 3 »  
ALEXANDRA KOLLONTAI. — *La Famille et l'Etat Communiste* ..... 0 40  
LENINE. — *La maladie infantile du Communisme*. 4 »  
LENINE. — *La Révolution prolétarienne* ..... 4 »  
LENINE. — *Lettre aux ouvriers américains* ..... 0 25  
LENINE. — *Les Bolcheviks et les Paysans* ..... 0 40  
S. J. RUTGERS. — *En Russie Soviétique*..... 0 75  
BORIS SOUVARINE. — *La Troisième Internationale épuisée*  
BORIS SOUVARINE. — *Eloge des Bolcheviks*..... épuisé  
TROTSKY. — *Terrorisme et Communisme* ..... 7 »  
TROTSKY. — *Le Terrorisme*..... épuisé  
TROTSKY. — *Les Soviets et l'Impérialisme mondial* épuisé  
GLARA ZETKIN. — *Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne* ..... 0 75  
\*\*\* *Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)* ..... 0 00  
\*\*\* *Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste* ..... 0 50  
\*\*\* *Hommage à la République des Soviets, par H. Barbusse, etc.* ..... 1 25  
\*\*\* *Le Monde capitaliste et l'Internationale communiste (Manifeste du 2<sup>e</sup> Congrès)*..... 0 75  
\*\*\* *Statuts et Résolutions de l'Internationale communiste (votés par le 2<sup>e</sup> Congrès)* ..... épuisé

### Le Programme du Parti Communiste Russe

(Bolchevik)

Une brochure ..... 0 fr. 60

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.